

FONTAINE Didier

T2

Lundi 13 octobre

PHILOSOPHIE

Dissertation

n° 1

Sujet: N'est-il pas vain de vouloir se connaître soi-même?

16

trop vite
affirmé

Cette première dissertation marque un excellent départ. Elle est en effet solidement construite et manifeste un réel travail de réflexion; vous vous êtes efforcé d'analyser les notions en jeu et vous vous appuyez sur des connaissances précises. C'est très bien.

Vous pourriez améliorer l'introduction

- remplacer la recherche des circonstances (= situations de fait) par celle des conditions (relation logique) qui rendent une entreprise vaine

2

contestable :
supposer que ce soit
vraie...

"Apprends à te connaître : tu t'aimeras moins;
et à connaître les autres, tu ne les aimeras plus," disait
Coullet. Ce qu'il affirme ici peut sembler conflictuel, car il
entend que de connaître est possible (mais décevant). Interrogeons-nous
Cependant : est-ce vraiment possible ? Et mieux : à quoi bon se
connaître ? C'est-ce qui est vrai ? Et d'autres termes, n'est-il pas
vraie de vouloir se connaître soi-même ?

ceux voudrait chercher
conditions.

Pour appréhender cette question sous sa forme problématique, tentons
de distinguer ce qu'elle implique. L'expression "n'est-il pas vrai"
peut nous servir dans un premier temps. En effet, si
nous voulons déterminer s'il est vrai ou non de vouloir
se connaître soi-même, ^{ici ne commence} il importe de savoir ce qui peut être vrai, ^{ou pas à indi}
dans quelles circonstances, et si une connaissance, en l'occurrence, peut
être vraie. Ensuite il faut se demander : le soi peut-il être
l'objet d'une connaissance ? A partir de là, nous pouvons
déterminer si la connaissance de soi non seulement est possible ou
impossible mais aussi vraie ou non (par rapport à l'idée que nous
nous sommes faite du vrai et du concept du soi). Et enfin, il faut
s'attacher à considérer le terme "vraie". En une fois
fixés sur la nature de ce qui peut être vrai, et si la connaissance
de soi est vraie ou non, il faut se demander : vouloir se connaître
est-il vrai ? Que la connaissance de soi-même soit vraie
ou non n'influe en aucun cas sur le fait que vouloir quand
même se connaître soit vrai ou non.

il n'est pas nécessaire
d'indiquer déjà tout
votre plan

C'est en procédant en trois temps par l'énoncé des questions
suivantes que nous tenterons de fournir une réponse à notre
question : qu'est-ce qui peut être vrai ? Le soi peut-il
être l'objet d'une connaissance ? Et : vouloir se connaître
est-il vrai ?

Vanitas vanitatum et omnia vanitas (vanité des vanités et tout est vanité) déclare l'Écclésiaste à son premier chapitre et à son deuxième verset. Son auteur, Salomon, fut un riche roi - Si riche qu'il ne lui manqua rien. Si riche qu'il se rendit compte que tout n'était qu'illusion et déception. Bref, que tout était vain, absurde - il raison ? On ne pourra plus jamais égaler une richesse telle que la sienne, c'est pourquoi on a du mal à acquiescer à sa conclusion. Mais nous pouvons à notre modeste échelle tenter d'appréhender ce qui peut être vain (tout, selon Salomon). Pour ce faire, il convient de se fixer sur le terme de "vain" lui-même. ² que qualifie. t. on de Qui appelle - trompe ...

vain ? Une encyclopédie le traduit ainsi : "ce qui est dépourvu de sens, infondé, illusoire, inutile et inefficace". Si l'on se porte à l'origine étymologique du terme, vanus, la signification devient alors : vide. Ce qui est vain est donc vide (ce qui vide signifie pour que tout ce qui est vide est vain : une corbeille vide n'est pas vraie). Et bien à présent, revenons à notre question : est-ce que la connaissance de soi est vraie ? Pour y répondre, il faut déjà savoir si une connaissance peut être vraie.

Est-ce qu'une connaissance, et dans quelles circonstances, peut s'avérer, comme nous l'avons vu pour l'acceptation du terme vain, vide de sens, illusoire, inutile ou infondé ? Tout d'abord, qu'entendons-nous par connaissance ? La définition générale que l'on donne à ce mot est la suivante : "idée exacte d'une réalité, dans sa situation, dans son sens, dans ses caractères, dans son sens".

De manière plus abstraite mais plus logique, une autre définition nous est donnée dans l'ouvrage La Philosophie de Roger Caillois (ch. IV, 2^e p. 758) : "relation générale qui s'établit entre le sujet qualifié de sujet connaissant, et l'objet, relation au terme de laquelle l'objet devient connu". Si l'on superpose les deux définitions, une connaissance est donc une relation durant

uer comment il
- s'y prendre
t que vous n'avez
lytes l'énoncé ?

mais la question porte
ter la volonté de
se connaître...

ou ignoré ?

à laquelle on a droit connaissance mais méconnue devient un objet dont on a une idée exacte et que l'on doit remettre dans son contexte général. Mais la connaissance ne se limite pas seulement à cela. Elle suppose aussi comprendre l'objet connu plus que d'en avoir une idée. Or, étymologiquement, le terme comprendre (cum prehendere) signifie : prendre avec soi. Peut-on raisonnablement dire que prendre quelque chose avec soi (autrement dit en avoir une connaissance) peut être vrai, pour en revenir à notre problème ? Cherchons des circonstances.

= conditions

manque de cohérence.
C'est ce qui la rend
vaine ? est-ce le fait
d'être connue de tous,
ou le fait de ne rien
changer ? (d'ailleurs
cela n'empêche pas
de mourir ce n'est pas
pour autant une connaissance vaine...)

Une connaissance peut être vraie (savoir inutile, par exemple) à priori elle est connue de tous. Tous nous savons que nous mourrons un jour, pourant il est vrai (vrai, stérile, inutile) de le savoir (car cela n'apporte rien). Et pire : on ne peut pas avoir ce savoir puisqu'il est su de tous. Le savoir égoïste est donc vrai, et dans cette occurrence une connaissance peut être vraie. Mais ce n'est pas tout ; il est de la même manière possible de posséder une connaissance quand elle est fautive (ou elle se rapporte à rien, elle est inintelligible). Une connaissance fautive peut même se révéler vraie.

Enfin une connaissance est vraie quand, généralement, elle n'intéresse personne, que le savoir n'apporte rien. Notre société fonctionne sur une promotion des intérêts (si un individu apporte quelque chose de profitable, on l'intègre, sinon on le néglige). Or quel intérêt présente une connaissance inintéressante ?

Prenez un exemple : les yeux de tel qu'on dit, de telle époque, furent marrons. Quel intérêt d'en avoir la connaissance ? aucun. Il est donc vrai. Ainsi, en sa connaissance, dans certaines circonstances, peut être vraie. Revenons à présent à, pour notre propre question, le soi peut faire l'objet d'une connaissance.

il faudrait retenir ici, avec précision, les-quelles et cela doit vous servir plus tard.

Le que je connais le mieux, dit un jour

Salvador Dali, ce sont les côtelettes, parce que je les
mange." Sa pensée était que, la digestion assimile la
nourriture de manière à former la substance corporelle, toute
nourriture consommée était "du soi" par procuration.
Autrement dit Salvador Dali (sans dire son nom) prétendait
que ce qu'on peut connaître le mieux, finalement, ce n'est
que soi-même. On peut pourtant en douter. La question
étant si l'on peut attribuer une connaissance au "soi" ou non,
voilà dans un premier temps ce qu'est le soi - ou le concept
du moi en général. Pour le philosophe Fichte, la définition
est la suivante: "quand le pensant et le pensé sont pris comme
relatifs et, inversement, ce qui est engendré dans une telle
pensée, c'est le concept du moi." Autrement dit, le moi se

distingue de tout quel-
que chose et de tout
à quelque chose

comme objet de sa réflexion. C'est une définition que l'on peut accepter
dans la mesure, par exemple, où on accepte la définition du
mot "définition" en disant: c'est la définition. (Cela nous renseigne,
semble-t-il, par-dessus tout. Quand je pense, pour ma part,
de moi dans mon esprit, je fais intervenir mon moi.
Je me demande alors: "Qui parle?". "C'est moi", puis je
réponds. Et, si on me dit, mais je ne suis point renseigné sur
la nature du moi, et c'est ce qu'on peut reprocher à la définition
de Fichte. Nous retrouvons un autre point que développe Platon
et qui n'est pas moins remarquable. Pascal disait quand à
lui: "Le moi consiste dans ma pensée". C'est partiellement
exact. Dans la philosophie classique, on distingue grosso modo
deux moi: le moi empirique et le moi transcendantal.

Le moi empirique est celui ^{auquel} Fichte et Pascal font allusion:
c'est le moi qui se prend comme phénomène, qui donne une
apparence de la réalité. Le moi transcendantal, lui,
est au contraire le moi lui-même, en ce qu'il a été parfaitement

incompréhensible. Il est le moi. On l'appelle aussi le
numère. Une très belle expression illustre tout combien
le moi que nous croyons communément connaître est nous
nous vient de l'ouvrage précédemment cité, La Philosophie (1911, 2
p. 149): "c'est guidés par leur moi empirique que les hommes,
enchaînés dans la caverne platonicienne, se contentent de
l'univers des apparences; c'est mon moi empirique qui
me fait croire à la contingence des choses." Finalement, le
moi empirique, qui s'expérimente lui-même, ne voit que les
ombres projetées sur le mur de la caverne, les ombres
du moi, du moi transcendantal. C'est ainsi que,

mais pourquoi le moi
empirique ne serait-il
pas le vrai moi?

Aléaquisement, on peut prouver que le soi, le soi-même, ne peut
se faire objet de lui-même. Mais illustrons notre propos par
des exemples. Dans Chimiste, Plato fait une et ses
l'invitation 4
pensées que la connaissance de soi est une exhortation à
le sagesse (à quoi tous, suivant le raisonnement, acquiescent).
Et qu'est-ce que la sagesse? C'est s'aimer d'elle-même et elle des
autres sciences. Le problème avec cette définition, c'est que la
connaissance de soi devient alors aussi difficile à concevoir
qu'une vision qui se serait vision non pas d'un objet (de
quelque chose) mais d'elle-même - ce qui est impossible (Bohler
parlait de paradoxe). Prendre soi-même comme objet, et en
faire une connaissance, n'est donc pas possible.

Mais prenons un exemple encore plus frappant (et d'actualité).
En Mécanique Quantique, les particules que l'on veut
observer sont invisibles à l'œil nu et nécessitent des
moyens d'investigation sophistiqués; ~~car en fait~~, les éclairés
(par un faisceau de photons, d'autres particules) détruit
les conditions d'observation: les photons vont perturber
les particules que l'on veut observer, échanger avec
elle énergie et quantité de mouvement, et l'expérience sera

mais "penser à" m'est
bas "connaître"

= ou mi...?

c'échoué. C'est ce qu'on appelle le principe d'incertitude d'Heisenberg.
On peut considérer l'introspection de la même manière : quand
le pensant pense à lui-même, il alterne ^{ou alterne ?} sa propre réalité
qui est celle d'une pensée et non d'une connaissance. Durig
concluait ainsi : "De l'âme, y a-t-il connaissance
possible ? Par définition, non : ce que nous expérimentons
de nous-mêmes, c'est toujours notre moi comme phénomène."
Pour en revenir à notre raisonnement, si présent que nous
savons que le soi ne peut être l'objet d'une connaissance,
demandons-nous : la connaissance de soi, qui est impossible,
est-elle vraie ? Oui, car elle est vraie, elle n'a pas
d'existence dans son inutilité. En gros vouloir se connaître est vraie au moi

4
L'état d'âme, en avançant sur la route du
temps, s'enfle continuellement de la durée qu'il ramasse ; il
fait, pour ainsi dire, bond de saize avec lui-même."
Cette très belle illustration nous vient de Bergson, et nous
montre concrètement que l'état d'âme (qu'on peut comprendre
par le concept du moi) est impalpable car sans cesse changeant.
Si l'on veut définir le concept du moi par Bergson, on peut dire que
c'est un état évolutif dont le sujet ne peut avoir qu'une perception
statisque. Or beaucoup de gens conçoivent que leur nature, que
leur personnalité (que leur moi, finalement) est changeante.
Ils le savent. Une chose encore plus consciente de son changement
est elle de l'adolescence. Malheureusement, les jeunes gens se disent
que, dans quelques années, ils ne seront probablement plus tout
à fait les mêmes. Et encore, et encore. Car l'expérience, et
de suite le psyché de chacun, se forge avec le temps. Pour en
revenir à Bergson : nous faisons bond de saize avec nous-mêmes.
Comment dit-il... que, pourtant conscients de leur évolution

à éviter (cherchez
d'abord un enchaînement
logique)

a question aurait pu
être posée de l'ordre de
la recherche : fallait-il
(ou valait-il mieux)
commencer par la
question de la possibi-
lité ?

mais le peut-on ?

deux le temps, les flux cherchent à se annuler ?
(C'est du moins ce qu'il se passe en prenant pour
base de départ une propre cas). Définissons notre
problème plus clairement : pourquoi vouloir se connaître
quand on sait que c'est impossible ?

Attardons-nous dans un premier temps sur le mot "vouloir".
Le verbe vouloir signifie couramment : "être fermement déterminé",
ou "avoir dessein de", ou bien encore : "être résolu ou aspirer
à obtenir (qqch.)". Lorsqu'on est résolu ou fermement
déterminé à faire quelque chose, tente-t-on les bras
croisés ? Évidemment pas, vouloir implique
faire des démarches. On fonce des obstacles pour se
connaître soi-même présente un intérêt, voire plusieurs.
"Qui se connaît, connaît aussi les autres; car chaque homme
porte le ferme empreinte de l'humaine condition", a
écrit Montaigne dans les Essais. Si l'on ferme les yeux
sur l'impossibilité d'une telle entreprise, il subsiste
cependant l'élément suivant : chercher à se connaître
soi-même aide à appréhender le genre humain en tant
que tel, car ses caractéristiques sont inscrites en nous.
Or chercher, c'est apprendre à braver - et l'apprentissage
est une forme d'éducation qui mûrit son homme.

Illustrons notre propos. La vitesse maximale qu'un objet
peut atteindre est de $299\,792\,458 \text{ m.s}^{-1}$. Scientifiquement,
et concrètement, on ne peut dépasser cette vitesse. Et mieux :
il n'y a que les particules sans masse qui peuvent atteindre cette
vitesse. Et puis, posons-nous la question : pourquoi
de nombreux physiciens et techniciens tentent-ils
quand même de faire approcher un objet possédant de
masse de cette vitesse ? Réponse (notons le terme) :
le but n'est pas d'atteindre la vitesse, mais de tendre

vers elle. Oui, de tendre vers elle. Revenons à notre
problème : vouloir se connaître n'est pas vrai dans
la mesure où on se contente d'approcher toujours un peu
plus vite d'une réalité inaccessible. Cela peut sembler futile,
et c'est pourquoi une autre illustration s'impose : celle
photographique ne font pas un homme qui marche, qui parle,
qui pense. ^{» (Bergson)} Question indiscrète : pourquoi prendre nous
des photographies ? Après tout, elles sont détrevées ! Elles
ne produisent pas la réalité : elles présentent une image de la
réalité ! (Avec les techniques modernes, on peut même toucher
les photographies). La réponse peut être la suivante : parce
que nous nous contentons de ce que nos sens peuvent nous fournir
dans leur très restreint champ d'action. Finalement, nous nous
contentons des photographies comme étant de la réalité car
nous savons nous en contenter, car nous sommes plutôt
superficiels (le mot est un peu fort). Ainsi, si l'on trans pose
ceci à la connaissance de soi, vouloir se connaître permet
de donner ses idées vagues de qui l'on est, de tendre vers le
moi transcendantal : c'est déjà beaucoup. C'est beaucoup,
et maintenant abordons une dernière question : pourquoi,
alors, avoir une idée de soi (tendre vers son moi transcendantal
ou à défaut empirique) ? Répondons par des questions :
Comment faire sa promotion dans une société exigeante si
l'on a même pas une idée, voire des certitudes, sur soi,
sur ses aptitudes ? Comment se partager ?
Faire des diagnostics pour se connaître soi (le vouloir) n'est donc pas
vrai en ce sens qu'il permet de forger un homme par rapport à
ce qu'il est et non par rapport à ce qu'il prétend être, en ce sens
qu'il permet de personnaliser un individu dans une société
de chiffres anonymes. Finalement, c'est la plus belle sottise,
et la plus utile : elle fait d'un enfant au syncrétisme manifeste

= ?

se connaître soi-même

(qui donc n'a pas conscience de lui comme individu singulier, et qui ne cherche pas à se connaître) est un adulte accompli qui sait sur quels avantages qu'il a

aurait alors connaître sa personnalité

mais il aurait mieux valu déterminer des conditions

À travers des questions que nous nous sommes posées nous avons vu différentes occurrences dans lesquelles une connaissance peut être vraie. Puis nous avons vu que la science peut pas même faire l'objet d'une connaissance, et qu'ici la connaissance de soi est un paradoxe, un paradoxe impossible.

Enfin nous nous sommes demandé si vouloir le vrai (se connaître) n'était précisément pas vrai. Nous avons conclu que tendre vers une vérité, l'approcher sans avoir à défaut de l'atteindre, prêterait des intérêts.

À présent, pour suivre le mouvement de retournement, reprenons notre question initiale, et répondons: n'est-il pas vrai de vouloir se connaître soi-même? Autrement dit: n'est-il pas vrai de vouloir connaître l'incorporel?

vous n'avez cependant pas beaucoup développé ces avantages dans ce qui précède

Et bien non. Il y a incompréhension beaucoup à gagner à tenter de se connaître, et ceci seulement pour la démarche impliquée que cela donne en conséquence.

En fait, il n'est pas vrai de poursuivre un paradoxe.

Pour ma part, j'essaie de me connaître et, en fait dans la caverne de Platon, ce serait n'être que des apparences, j'éclaircirais mes chaînes et je me demanderais: comment m'en débarrasser? Comment me retourner?